

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône, offices de l'église, titulaires d'églises paroissiales. — II Correspondance romaine. — III Pour les victimes de la guerre. — IV La tempérance. — V Les *Annales Térésienues*. — VI Apostolat de la prière. — VII Prières des Quarante-Heures.

AU PRONE

Le dimanche, 6 décembre

On annonce :

Dans le diocèse de Montréal, la collecte pour les séminaristes.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 6 décembre

Messe du II dim. de l'Avent, **semi-double** (privilegié contre tout office de 2e cl.); mém. de saint Nicolas sans 3e or. — Aux vêpres du dim., mém. de saint Ambroise et de saint Nicolas.

Le mardi, 8 décembre

Fête de l'IMMACULEE-CONCEPTION DE MARIE, **double de 1e cl. avec Oct.**; mém. de la Férie de l'Avent; préf. de la Ste-Vierge. — Aux II vêpres, mém. de la Férie de l'Avent.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 13 décembre

Diocèse de Montréal. — Du 12 décembre, saint Constant; du 13, sainte Lucie.

Diocèse d'Ottawa. — Du 9 décembre, sainte Valérie (Boileau).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 11 décembre, saint Damase.

Diocèse de Sherbrooke. — Du 13 décembre, sainte Lucie (D'Israéli)

Diocèse de Nicolet. — Du 6 décembre, saint Majorique; du 10, sainte Eulalie.

Diocèse de Joliette. — Du 7 décembre, saint Ambroise. J. S.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Le 20 octobre 1914.

Le cardinal Dominique Ferrata, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Benoit XV, vient de mourir après une courte maladie qui ne laissait point présager une fin si prompte. Après des accès de la maladie que l'on appelle entérite, nom qui est assez prodigué ces temps-ci, il fut atteint d'une occlusion intestinale. Les médecins jugèrent que seule une opération pouvait sauver le malade et la lui proposèrent. Le cardinal la refusa. Ses amis, ses familiers, revinrent à la charge, et Benoit XV lui-même, qui ne voulait point se priver d'un précieux collaborateur, fit personnellement des démarches. Elles obtinrent le consentement du malade. Mais, le lendemain, comme les médecins allaient procéder à l'opération, ils s'aperçurent qu'il était trop tard et que le cardinal ne pouvait plus être sauvé. Il s'est éteint en pleine connaissance, après avoir reçu avec grande piété les derniers sacrements et après avoir été réconforté, dans ce terrible passage, par une bénédiction spécialement affectueuse de Benoit XV.

— Le cardinal est mort, sinon dans la force de l'âge, car il avait 67 ans, au moins dans la plénitude de ses moyens. Diplomate de vocation, il avait fait toute sa carrière dans les nonciatures. D'abord envoyé en mission temporaire en Suisse, il partait ensuite pour gérer la nonciature de Bruxelles, puis venait comme nonce à Paris, où il avait été déjà auditeur sous le nonce Mgr Czaczi. Entre ces différentes missions, le Saint-Siège le mettait à la secrétairerie des affaires ecclésiastiques extraordinaires, et, avant de partir pour la nonciature de France, il était devenu le secrétaire de ce dicastère.

— La plus grande partie de la carrière du cardinal s'était donc faite dans la politique. Il y avait acquis une grande répu-

tation
politique
faire F
En Fr
mais si
vaient
avait à
escomp
d'arriv
— Le
fut rap
selon l'i
sa de lu
rons en
on cro
les, se
pape lui
Commen
uis à l
alors la
sapienti
elle des
cardinal
ne ne vo
es facult
récet de
ne Pie
près la
— Les
nt pas n
ité se bc
la les év
munio

tation de tact, d'habileté et de souplesse. Fidèle tenant de la politique personnelle de Léon XIII, il aida puissamment à la faire pénétrer partout. Mais les situations étaient difficiles.

4. En France, le gouvernement s'acheminait par une voie lente mais sûre sur la voie de la séparation, et les concessions n'avaient même plus le pouvoir de retarder le moment fatal. On avait à faire à un gouvernement dont le siège était fait, et qui escomptait les concessions qu'il arrachait comme un moyen d'arriver plus vite à son but.

— Le cardinal Ferrata, après le temps normal d'un nonce, fut rappelé et le gouvernement français demanda pour lui, selon l'usage, le chapeau de cardinal, que Léon XIII s'empres- sa de lui accorder (1896). Revenu à Rome en 1896, nous trou- vons en lui un cardinal seconde manière. Ce diplomate que l'on croyait se mouvoir aisément seulement dans les ambassa- des, se révéla théologien et canoniste. C'est pour cela que le pape lui donna des préfectures de plus en plus importantes. Commencant par les Indulgences, il passait ensuite aux Rites, puis à la Congrégation des Evêques et Réguliers qui était alors la cour de cassation de l'Eglise. Par la constitution *Supremi et solliciti consilio*, 29 juin 1909, cette congrégation devenait celle des Religieux et perdait beaucoup de son importance. Le cardinal ne pouvait rester à sa tête sans se trouver diminué—ce que ne voulait point Pie X—et sans pouvoir développer à l'aise ses facultés de théologien et de canoniste. Aussi fut-il nommé préfet de la Congrégation de la Discipline et des Sacrements, que Pie X venait de créer et qui se plaçait immédiatement après la Consistoriale dont le pape se réservait la préfecture.

— Les décrets que l'on a publiés de cette Congrégation ne sont pas nombreux, mais il ne faudrait pas croire que son activité se bornât à ceux-ci. Quand le Souverain-Pontife rap- pela les évêques aux anciennes et sages règles de l'Eglise sur la communion des enfants dès qu'ils ont atteint l'âge de raison,

le cardinal Ferrata se fit interviewer pour donner les raisons de ce décret dont beaucoup, par imperfection de connaissances canoniques, ne se rendaient pas compte. Cet interview, qui parut alors dans les journaux, par la clarté de l'exposition, la netteté de l'expression et la précision des moindres détails, était vraiment remarquable. Le cardinal Mathieu, ancien archevêque de Toulouse, qui certes se connaissait en hommes, avait une haute estime du cardinal Ferrata. Il disait qu'à son avis il était le cardinal le plus intelligent du Sacré-Collège, celui qui joignait à une facilité énorme d'assimilation le plus de clarté dans le développement des questions qu'il avait à traiter. Ces qualités étaient bien connues des postulateurs de causes de saints et c'était une véritable lutte pour obtenir que le Saint-Siège désignât le cardinal Ferrata comme pönent. Ces demandes vinrent tellement nombreuses que d'autres cardinaux des Rites, moins fortunés sous ce rapport, se plaignirent au pape et demandèrent une répartition plus équitable de ces pönences entre les divers cardinaux. La demande était juste, elle fut accueillie par le pape, mais les postulateurs furent moins contents. Avec le cardinal Ferrata, disaient-ils, nous étions sûrs du succès, il connaissait la cause mieux que nous-mêmes et trouvait de lui-même la solution des difficultés, parfois graves, qui nous embarrassaient et dont nous ne savions comment nous tirer.

— En le choisissant comme secrétaire d'Etat, Benoit XV qui depuis longtemps connaissait et appréciait le cardinal Ferrata, avait eu la main heureuse. Il trouvait en lui un fidèle appui de la politique du cardinal Rampolla, sous les ordres duquel il avait servi et qui était la sienne. Le non-seul de ce cardinal était tout un programme et personne ne s'était trompé. Voilà que Dieu, qui semble se jouer de nos desseins, en a décidé autrement. Après deux mois à peine, le cardinal secrétaire d'Etat est entré dans l'éternité.

—
qui p
fertil
point
On m
mais
lequel
parri
dictai
—]
estim
Ferra
pas e
celui
plus
Ferra
comm
mot s
ficiati
le poi
ner e
secrét
que le
sous
embr
treme
toutes
dier l
au se
pesé,
—
mauv
des te

— Cette mort déconcertait les visées du Souverain Pontife qui perdait un fidèle collaborateur, mais le Sacré-Collège est fertile en hommes de valeur et remplacer le cardinal n'était point aussi malaisé qu'on pourrait se l'imaginer à distance. On mettait en avant, dans les cercles romains, plusieurs noms, mais parmi eux il en était un qui émergeait. C'est celui sur lequel s'est porté le choix de Benoit XV. Le cardinal Gasparri vient d'être nommé secrétaire d'Etat. Et bien des motifs dictaient ce choix.

— Le cardinal Gasparri était particulièrement connu et estimé de Mgr della Chiesa. Il était intime ami du cardinal Ferrata, dont il partageait les idées. Le pape n'agissait donc pas en aveugle et connaissait depuis longtemps la valeur de celui qu'il allait appeler à collaborer d'une façon plus directe, plus immédiate, à l'administration de l'Eglise. Le cardinal Ferrata s'était montré théologien excellent, et la réputation comme canoniste du cardinal Gasparri n'était pas à faire. Un mot suffira sur ce point : il a été la cheville ouvrière de la codification du droit canonique. C'est sur lui que retombait tout le poids du travail, et le labeur qu'il a dû s'imposer pour mener cette tâche à bonne fin est vraiment effrayant. Si la secrétairerie d'Etat demande une grande activité, il est certain que le cardinal Gasparri pourra largement y suffire. Son passé sous ce rapport garantit son présent. Il y a des questions embrouillées en diplomatie, mais il en avait bien d'autres, autrement grandes, dans le droit canonique. Il fallait percer toutes les conséquences ultimes des mots qu'on employait, étudier la place même des virgules. Et il ne sera point difficile au secrétaire d'Etat de rédiger des dépêches où chaque mot pesé, réfléchi, sera à sa place.

— On pourrait objecter qu'un bon canoniste peut être un mauvais diplomate. Ici il ne suffit pas de mettre en présence des textes, de faire batailler des idées, il faut converser avec

des hommes et savoir tirer d'eux ce qu'ils peuvent donner. Quand Mgr Gasparri quitta en 1898 sa chaire de droit à la faculté catholique de Paris, il fut envoyé comme délégué apostolique à l'Equateur, et là il se mit à l'épreuve et perfectionna ses talents naturels. Il était resté de nombreuses années à Paris, il parle la langue française avec une grande pureté, il connaît les hommes et les choses, il fut en outre le conseiller écouté des différents nonces qui se sont succédé pendant son professorat.

— Voilà, en quelques traits rapides, l'homme que Benoit XV a appelé à le seconder. Il est certain que la France a été longtemps et est encore le gond de la politique pontificale. Sous ce rapport, si Benoit XV n'est jamais allé en France, le cardinal Gasparri pourra lui apporter sa grande connaissance des hommes et des choses.

— On a beaucoup remarqué que Benoit XV a envoyé au président de la République française un télégramme lui annonçant son élévation sur le siège de Pierre. C'était un acte de courtoisie, et on pouvait n'y voir que cela. Toutefois cette politesse était plus qu'une politesse banale. Officiellement, depuis le retrait de l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, les rapports étaient rompus entre la France et le Vatican. Benoit XV a fait un beau geste. Qu'est-il arrivé ? Les journaux ne nous ont pas dit si M. Poincaré avait répondu à cette gracieuse communication. Il est un homme poli et a dû certainement le faire. Rien cependant ne permet encore de supposer que le gouvernement français veuille causer avec Rome. La République a bien mis des aumôniers dans les armées et quelques-uns sur la flotte; mais cette mesure, plutôt provisoire, était nécessitée par les tristes événements qui se déroulent. Le ministre de la guerre a bien soin de prévenir que, s'il permet les services religieux dans les hôpitaux, c'est une mesure essentiellement provisoire. Ce mot, sur lequel

il in
indie
les r
désa
du p
la R
l'enn
—
qui j
reges
point
naiso
nous,
le cor



hostili
l'ordre
action
droit.
tombés
eux, qu
Dans
réunis
nale, S
un gra
Ce fi
gneur :

il insiste, nous fixe sur l'état précaire de ces concessions et indique qu'elles se retireront dès que le besoin politique ne les rendront plus utiles. La République française n'a point désarmé contre Dieu et son Eglise et si le soldat se rapproche du prêtre à côté duquel il vit dans les camps, combat et meurt, la République, qui se dit au-dessus des partis, est toujours l'ennemi de Dieu.

— C'est ce qu'il y a de plus triste au milieu des malheurs qui pleuvent sur l'Europe. Le mot de l'Ecriture *Et nunc reges crudimini* ne trouve plus son application et on ne veut point voir, adorer la main de Dieu, qui se joue de nos combinaisons les plus savantes et accomplit son oeuvre, soit avec nous, ce qui serait notre honneur, soit malgré nous, et ce sera le commencement de la punition.

DON ALESSANDRO.

POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE

LE vendredi, 20 novembre, avait lieu, à la cathédrale de Montréal, un service solennel pour les innombrables victimes de la guerre d'Europe. Dès le début des hostilités, tous le savent, Mgr l'archevêque a jugé utile et dans l'ordre d'apporter le puissant concours de sa parole et de son action à tous ceux qui combattent, là-bas, pour la justice et le droit. Hélas! depuis, des milliers et des milliers de soldats sont tombés au champ d'honneur, qui ne se relèveront plus. Parmi eux, quelques-uns nous étaient connus, tous nous sont chers.

Dans une visite qu'elle faisait aux Français de Montréal, réunis pour les élections annuelles de leur association nationale, Sa Grandeur avait décidé de célébrer dans sa cathédrale un grand service funèbre pour les morts de la patrie.

Ce fut une grande et bien émouvante cérémonie. Monseigneur officiait lui-même, assisté par son vicaire-général, Mgr

Roy, et par Mgr Dauth et Mgr LePailleur. Nos Seigneurs Forbes et Gauthier, des prélats, des chanoines, des curés, des représentants d'ordre avaient pris place au chœur. La France, la Belgique, la Russie, l'Italie, le Portugal et la Suède étaient, dans la nef, représentés officiellement.

Le Très Révérend Père Hage, vicaire-provincial des Dominicains en Amérique, un Français de France, qui aime le Canada et que tous les Canadiens aiment autant qu'ils l'admirent, a prononcé, au moment de l'absoute, du haut de la chaire de la cathédrale, la plus vivante et la plus éloquente des allocutions. Nous sommes tristes, certes, a exposé le Très Révérend Père, mais nous ne le sommes pas sans espérance, ni pour nos chers morts, ni pour nos patries envahies. Et c'était bien là le thème qui convenait. Chaque période, chaque phrase, j'allais écrire chaque mot mis en valeur par le talent oratoire du prédicateur, allait droit au cœur des assistants. Il exprimait simplement, et cette simplicité était magnifique vraiment, ce que chacun pensait dans son âme, mais ce que bien peu auraient pu dire, comme lui, avec ce naturel, cette vie et cette émotion qui décèlent le véritable orateur, parce que, suivant l'adage, ils viennent du cœur—*Pectus est quod disertos facit*.

Nous ne réimprimerons pas ici *in extenso* le texte que tous les quotidiens ont donné. Qu'on nous permette du moins d'analyser ce fier discours.

* * *

C'est une parole voilée de larmes, estime le Rév. Père, que l'on attend aujourd'hui de son ministère. Il y consent. Lui aussi, comme nous tous, il sent les sanglots lui monter à la gorge :

Affligés, nous le sommes, par la mort de ces milliers et milliers de frères, belges, français, anglais, qui là-bas ont généreusement lutté et sont héroïquement tombés. De la Dunkerque maritime à l'alsacienne Strasbourg, d'Ostende, joyau de Belgique, à Reims,

gloire
ra di
pays
spect
re la
foyer
sépar
ne tr
aux s
ments

Ce
te le
" Le
les b
suivi
saint
feu.

Et
religi
dépos
Empr
religi
étaier
decor
lions :
tombé
celles
un an
dans
ments
enfant

Not
penda
comm
confi
accue

gloire de France, ce n'est plus qu'un champ de bataille! Et qui pourra dire les horreurs dont ce champ de bataille, vaste comme trois pays, a été couvert jusqu'à présent? Affligés, nous le sommes, au spectacle des ruines et des désolations que cette épouvantable guerre laisse derrière elle. Affligés, nous le sommes, à la vue de ces foyers éteints et dispersés, de ces familles exilées, de ces mères séparées de leurs enfants, de ces enfants qui demandent du pain et ne trouvent personne pour le leur rompre. Affligés, nous le sommes, aux sinistres lueurs des bibliothèques qui flambent et aux craquements formidables des cathédrales qui tombent!

Cette affliction, pour la mieux dire, le prédicateur emprunte le beau passage des *Lamentations* du prophète Jérémie : " Les chemins de Sion sont dans le deuil... " Ils sont partis, les braves, continue-t-il, il y a quelques mois... Les fils ont suivi les pères et les pères ont donné l'exemple aux fils... Un saint enthousiasme les animait... Ils sont allés au baptême du feu... Ils l'ont reçu... Et des milliers sont tombés...

Et maintenant, agenouillées sur la tombe de leurs enfants, la religion et la patrie, ces deux mères si tendres et si aimantes, y déposent tour à tour le tribut de leurs regrets et de leurs larmes. Empruntent aux Saints Livres leurs accents les plus plaintifs, la religion s'écrit : " Ils sont tombés, les forts et les braves! Ah! ils étaient beaux et courageux, vos chers enfants : *amabiles et decori*. Ils étaient plus rapides que les aigles, plus forts que les lions : *aquilis velociore, leonibus fortiores*. Comment donc sont-ils tombés? *Quomodo ceciderunt fortes?* — Et, mêlant ses larmes à celles de la religion, la patrie, la triple patrie, désormais unie dans un amour indéfectible, élève la voix; elle pleure ses fils moissonnés dans les combats, comme cette mère qui fatiguait de ses gémissements les échos de Rama et qui restait inconsolable parce que ses enfants n'étaient plus.

Nous sommes tristes, donc, et avec combien de raison! Cependant nous ne le sommes pas, nous ne devons pas l'être, comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Nous avons d'abord confiance, en effet, qu'au seuil de l'éternité, Dieu aura bien accueilli nos frères qui sont morts pour le devoir :

Sans doute, nous ne pouvons pas dire, ni enseigner, que la mort subie pour la patrie ait les mêmes promesses et la même vertu que le martyre enduré pour la religion. Mais, quand l'esprit patriotique est illuminé de surnaturel, quand le coeur patriotique est échauffé de céleste amour ou simplement en paix avec Dieu, la mort pour le salut du pays devient un acte héroïque de force chrétienne et elle place au front du soldat l'auréole du martyr. Or, ils sont nombreux ceux qui ont ainsi compris et ainsi pratiqué leur devoir. En effet, quels admirables spectacles les soleils de France et de Belgique ont éclairés sur les champs de bataille !

Et le Rév. Père évoque quelques-uns de ces spectacles, édifiants et consolants, dont sont pleins les récits qu'on nous fait de la terrible guerre. Il dit qu'il ne peut tout citer, mais il affirme que, de ces relations, il se dégage, pour nos soldats, une douce confiance au sujet de leur avenir éternel. Puis il ajoute, afin de tirer de ces grandes leçons l'enseignement pratique :

Qui sait enfin ? Peut-être parmi vous quelques-uns attendent-ils une date pour revenir à Dieu ! Quelle plus sainte occasion que cet appel immense des héros tombés pour la patrie et qui vous crient par la voix de l'Eglise : *Ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis!*

De plus, l'éloquent prédicateur proclame qu'il nous convient d'entretenir un autre espoir : celui de la victoire finale de nos patries de là-bas. Le sang de ces innombrables et généreuses victimes sera une semence. La foi et le patriotisme reflouriront sur ces tombes. Et pourquoi ? Voici.

Si c'est, en effet, une loi de l'humanité que l'expiation prépare le salut, si c'est une loi de la divinité que sans l'effusion du sang il ne se fait pas de rédemption, que n'avons-nous pas à attendre de la vertu purifiante de ce sang librement versé ? Il en sortira des générations nouvelles, trempées à l'école du sacrifice, toutes prêtes à réparer les ruines du présent pour asseoir sur des bases solides l'édifice de l'avenir. Il en sortira l'union — je veux invinciblement l'espérer — l'union de tous les esprits dans l'intelligence et le respect

des
dan
de t
nati
la g
rait
que
susc

E
saisi
salu
term
heur
triste

Me
vous :
dans
Marn
de l'A
Fland
que, d
de Liè
d'Alsa
les coi
louté s
vous éi
gardon
réalise
de l'Eg
solenne
la lumi

Ce d
a prod
profon

des droits et des libertés de chacun, l'union de toutes les volontés dans la poursuite du bien commun et de la gloire commune, l'union de tous les coeurs dans l'amour des mêmes traditions religieuses et nationales. Ah! si pour atteindre ce magnifique résultat il fallait la guerre, je n'oserais la maudire, l'ange de la dévastation m'apparaîtrait comme l'ange de la libération, et je serais prêt à déclarer que dans les tourbillons des combats c'est Dieu qui passe pour ressusciter et pour sauver.

Enfin, après une apostrophe à la France, " qui s'est ressaisie ", et une autre à la Belgique, " terre de héros ", où il salue admirablement les résurrections futures, le Père Hage termine sa vibrante allocution par cette prière qui précise si heureusement l'appel des âmes des croyants en ces jours de tristesse :

Mon Dieu, Dieu de la mort et Dieu de la vie, vous savez, vous et vous seul, le nombre de ceux qui ont été couchés, en ces quatre mois, dans la fosse commune des champs de bataille, et sur les rives de la Marne et de l'Aisne, et plus loin dans les plaines grises et fécondes de l'Artois, et plus loin dans les villes industrielles et actives des Flandres, et plus loin sur tout le sol à jamais glorieux de la Belgique, dans les vallées de la Meuse et de l'Escaut comme sous les forts de Liège et sous les murs d'Anvers, et plus loin sous les houblons d'Alsace comme dans les prés de Lorraine... Oui, ô mon Dieu, vous les connaissez tous et vous les aimez tous. Nous adorons votre volonté sainte qui a permis leur horrible hécatombe! Nous croyons que vous êtes le maître de leurs existences et de leurs destinées! Et nous gardons, au meilleur de nous-mêmes, le fortifiant espoir que vous réaliserez en leur faveur le dernier souhait que le Pontife, au nom de l'Eglise, va déposer sur leur tombe, en achevant cette funèbre et solennelle cérémonie: *Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel et que la lumière sans déclin brille pour eux à jamais. Amen.*

Ce discours, comme au reste tout l'ensemble de la cérémonie, a produit dans les coeurs de tous les assistants une émotion profonde.

LA TEMPERANCE



A campagne de tempérance inaugurée par Mgr l'archevêque, il y a quelques années, a déjà porté d'heureux fruits. Il ne faut pourtant pas se dissimuler qu'il reste encore beaucoup à faire. Aussi, les amis de la bonne cause, et ils sont nombreux, ne restent pas oisifs. Dimanche dernier, les paroissiens de Sainte-Anne nous l'ont montré, à l'occasion du *Father Mathew day*. L'Eglise et l'Etat étaient largement représentés et la grande salle Sainte-Anne était littéralement remplie d'hommes distingués, venus pour entendre les orateurs et donner leur adhésion à la croisade sainte.

Son Excellence le délégué apostolique et Son Eminence le cardinal Bégin, empêchés d'assister à la fête, avaient envoyé l'expression de leur plus entière approbation. Sir R.-L. Borden, Sir Wilfrid Laurier, Sir Lomer Gouin, M. le maire Martin, MM. les Commissaires avaient également tenu à envoyer leurs félicitations.

Déjà, le matin, à la messe solennelle, le Rév. Père Campbell, s. j., de New York, avait retracé d'un verbe autorisé la vie et l'oeuvre du grand apôtre de la tempérance, le Père Mathew, dont le nom servait de parrainage à la consolante manifestation du jour.

Dans l'après-midi, les dignitaires faisaient leur entrée, salués par les acclamations des milliers de personnes présentes, et prenaient place sur l'estrade. L'honorable M. Doherty, ministre de la justice, présidait. Il avait à ses côtés Mgr l'archevêque de Montréal et Mgr O'Brien de Peterborough, ainsi que Sir Charles Fitzpatrick, M. le juge Lafontaine, M. le docteur Guérin, M. le commissaire McDonald, M. J. C. Walsh, M. le curé McShane, et le Père Daly, qui dirige la société de tempérance de Sainte-Anne. Il ne nous est pas possible de reproduire les beaux discours qui y ont été faits. Nous tenons cependant à rappeler ici une déclaration de Sir Charles Fitz-

patrick et quelques mots du touchant discours de Mgr l'archevêque.

“J'ai vécu une longue vie, disait Sir Charles, et de l'expérience acquise, je puis dire que je ne connais pas de pires maux que ceux qui sont nés de l'intempérance. Je n'ai jamais fait usage d'alcool, mais j'ai cru faire mieux, et je m'excuse de ce trait personnel, j'ai cru devoir montrer l'exemple en m'enrôlant dans l'abstinence totale. ”

Mgr l'archevêque, après avoir rappelé comment, il y a quelques années, il entreprenait la guerre contre le terrible fléau, ajoutait : “ La lutte a été longue et dure encore. Et si l'ennemi n'a pas été vaincu, il faut dire qu'il a été sérieusement blessé. C'est à la campagne que nos efforts ont été le plus couronnés de succès. Dans la ville il y a encore beaucoup à faire. Le gouvernement ne devrait permettre l'existence d'aucune buvette à Montréal. De bonnes hôtelleries suffisent... Cette lutte durera vingt ans, mais nous la poursuivrons jusqu'au bout... Faisons l'éducation de l'enfance et imitons l'exemple de Sir Charles Fitzpatrick: abhorrons à jamais l'alcool. ”

Enfin, le soir, dans l'église, Mgr O'Brien, dans un admirable discours, exhorta surtout les jeunes gens à embrasser la tempérance totale.

Le dimanche, 29 novembre, La Ligue Antialcoolique de Montréal fera au Monument National son assemblée annuelle. De nombreuses invitations ont été envoyées aux hommes d'Etat, aux magistrats, aux hommes de profession et au public en général. Comme toujours le clergé, qui a tant fait jusqu'ici pour la cause de la tempérance, aura à coeur d'encourager cette réunion en y amenant de nombreux fidèles. MM. les curés voudront bien inviter très instamment leurs paroissiens à se rendre en foule au Monument National, le dimanche 29 novembre, à 8 heures du soir.

LES ANNALES TERESIENNES

ELLES sont ressuscitées, ou plutôt elles se sont réveillées — car elles ne faisaient que sommeiller nous assure *Milbois*, l'un de leurs directeurs — les chères *Annales* de la maison térésiennne ! Bienvenue à ces jeunes messagères des choses de la vie écolière !

“Ce qu'il y a de plus sage à faire quand on vieillit”, écrivait naguère Jules Claretie, de l'Académie française, maintenant décédé... “ ce qu'il y a de plus sage à faire quand on vieillit... c'est de se rajeunir en revenant aux toits où l'on fut jeune ! ” Et c'est vrai, nous le sentons tous, nous les Térésienens, en lisant les quarante pages de cette première livraison de septembre-octobre 1914, qui viennent de paraître.

Cela nous reporte, comme par enchantement, vers 1880 ou 1885. Nous revoyons les chroniques de *Sim* (M. Rouleau) et de *Joannes* (M. Proulx), les propos de *Mentor* (M. Nantel) ou les piqures d'*Eduardus* (M. Pilon), et tant d'autres jolies choses, que nous savons presque par coeur, tant nous les avons lues souvent. Oui, il fait bon vraiment revenir vers “ les toits où l'on fut jeune ” !

Les *Annales* avaient vécu de septembre 1880 à juin 1883, puis de septembre 1885 à juin 1886. Après un sommeil de cinq ans, elles avaient reparu, en 1891, et vécu quatre ans, jusqu'en juin 1895. Enfin, en 1900-1901, elles donnèrent un dixième et dernier volume. C'est pourquoi, en reprenant vie, cet automne, elles se classent à la onzième année—lère livraison.

Ce qu'elles sont ces *Annales*, ou mieux ce qu'elles veulent être, à l'exemple de leurs aînées ? Elles le disent trop bien

elles-mêmes pour que nous n'y renvoyons pas nos lecteurs. Ce sont, vous dis-je, surtout, des messagères de jeunesse ! Elles racontent les menus faits de la vie écolière sous le toit de Sainte-Thérèse. Elles évoquent des souvenirs réconfortants. Elles donnent et donneront aux jeunes de précieux conseils. Surtout d'abord, elles enregistrent déjà et enregistreront plus encore, nous l'espérons, des essais et des compositions d'élèves.

Oh ! ces essais des jeunes, nous n'y chercherons pas, sans doute, des chefs-d'oeuvre ! Nous y pardonnerons, nous y aimerons même, quelques gaucheries et quelques naïvetés. Mais, outre qu'il sera bien permis aux maîtres de rectifier et de corriger avant de donner le bon à imprimer, ces oeuvres de jeunesse, ces enthousiasmes, ces descriptions peut-être incomplètes, ces cris du coeur, ces sincérités d'âmes qui s'ouvrent à la vie... tout cela, oui tout cela sera charmant.

Ce sera charmant pour ceux qui les écriront et ce sera charmant pour ceux qui les liront. J'en appelle aux souvenirs des anciens. Quand on se lit en imprimé pour la première fois, même sous le voile, toujours transparent au moins autour de soi, de l'anonymat, quelle fête ! Je le sais, il y a danger de vanité, contre lequel il convient de se mettre en garde. Mais il y a aussi stimulant au bien, au mieux, au meilleur. Il faut parer à l'orgueil, évidemment. Mais il sied de se mettre en mesure de montrer un peu ses forces. Autrement, on ne ferait jamais rien. Combien ont dû aux anciennes *Annales* de 1880 et de 1886, ou de 1891 et de 1895, le goût du travail et même quelques succès dans cette carrière des lettres, qui est si incontestablement utile à une race qui veut et doit grandir !

Et puis, nous le disions, ces essais des jeunes, ils seront charmants pour nous, les anciens, qui vieillissons déjà. C'est par là surtout, que MM. les directeurs des nouvelles *Annales* nous

permettent de le dire, que nous reviendrons nous rajeunir
 " au toit où nous fûmes jeunes ".

Ce qui ne va pas à dire, le ciel nous en préserve, que la
 plume plus alerte de ces Messieurs ne nous agréera pas en
 nous relatant les meilleurs souvenirs des beaux jours térésiens.
 Oh! non. Pages d'élèves et pages de maîtres, ce sera double
 bonheur! Bienvenue aux *Annales*! Mille fois bienvenue!

E.-J. A.

APOSTOLAT DE LA PRIERE

Intention générale pour le mois de décembre 1914,
 Approuvée et bénie par Sa Sainteté Benoit XV

L'ENSEIGNEMENT DE LA RELIGION

Offrande quotidienne pendant ce mois

Divin Coeur de **Jésus**, je vous offre, par le Coeur immaculée de
Marie, les prières, les oeuvres et les souffrances de cette journée, en
 réparation de toutes nos offenses et à toutes les intentions pour les-
 quelles vous vous immolez continuellement sur l'autel. Je vous les
 offre en particulier pour l'enseignement de la religion chrétienne.

Résolution apostolique : Je mettrai un grand soin à instruire mes
 inférieurs de la doctrine chrétienne, et je prierai pour que tous ceux
 qui sont chargés du soin des âmes s'acquittent parfaitement de
 leurs obligations à ce sujet.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi,	7 décembre.	— Sourds-Muets.	
Mercredi,	9	— Saint-Aloysius.	
Vendredi,	11	— Saint-Vincent-de-Paul, à Mont-	
Dimanche,	13	— Lachine.	[réal.]